



HAL
open science

Métaphore et cognition en latin

Michèle Fruyt

► **To cite this version:**

Michèle Fruyt. Métaphore et cognition en latin. Revue de Linguistique Latine du Centre Alfred Ernout (De Lingua Latina), 2024, REVUE-CENTRE-ERNOUT-25 - METAPHORE COMPARAISON ET METONYMIE EN LATIN +VARIA, 25. hal-04825907

HAL Id: hal-04825907

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-04825907v1>

Submitted on 8 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

Métaphore et cognition en latin

Michèle FRUYT
Sorbonne-Université
Centre Alfred Ernout
michele.fruyt@gmail.com

RESUME

Dans cet article, nous introduisons la perspective cognitive dans la linguistique latine par le biais de la métaphore, phénomène cognitif par excellence, qu'elle soit libre ou lexicalisée. Après avoir rappelé les principaux textes latins sur la métaphore (Cicéron, Quintilien), nous citons des métaphores « libres » en soulignant la variété syntaxique des énoncés métaphoriques ainsi que le rôle du savoir partagé dans le choix de l'entité comparante. Nous abordons ensuite la métaphore lexicalisée pour les dénominations des entités naturelles résultant du transfert métaphorique. Il s'agit des noms des animaux marins transférés à partir des noms des animaux terrestres et des plantes, ainsi que des noms des constellations également transférés à partir des entités terrestres. Ces dénominations ont pour source et repère initial l'être humain, qui se projette sur le monde, qu'il interprète selon sa propre expérience. Il crée d'autant plus de métaphores dénominatives que les entités dénommées sont plus éloignées de lui. Il existe donc une corrélation entre le grand nombre des métaphores dénominatives et le faible degré de la connaissance humaine sur les entités dénommées. Ainsi les métaphores révèlent-elles comment la communauté linguistique latine perçoit le monde.

MOTS-CLES : Métaphore libre, énoncé métaphorique, métaphore lexicalisée, projection de l'être humain sur le monde.

ABSTRACT

In this article, we apply the cognitive perspective to Latin linguistics through the medium of metaphor, a cognitive phenomenon par excellence, whether free or lexicalised. After revisiting the main Latin texts that deal with metaphor (Cicero, Quintilian), we look at "free" metaphors, highlighting the syntactic variety of the phrases and sentences in which they are found, as well as the role of received ideas, *topoi* shared by all speakers, in the choice of the metaphorical entity. We then turn to those lexicalised metaphors used for the denominations of natural entities that are the result of metaphoric transfer. These concern the names of marine animals transferred from



the names of terrestrial animals and plants, as well as the names of constellations that have also been transferred from terrestrial entities. The source and reference point for the creation of these names is the human being, who projects himself onto the world, interpreting it according to his own experience. The further removed the named entities are from him, the more denominative metaphors he creates. There is thus a correlation between a high number of denominative metaphors and the low level of human knowledge about the denominated entities concerned. Metaphors thus reveal how the Latin linguistic community perceived the world.

KEYWORDS: Free metaphor, metaphorical utterance, lexicalised metaphor, human projection onto the world.

1. INTRODUCTION

La métaphore est une figure de style et un ornement du discours depuis l'Antiquité gréco-latine et elle continue à être à l'honneur dans les traités de stylistique actuels (P. Fontanier 1968 ; J. Molino *et alii* 1979) pour la plupart des langues modernes. On a surtout étudié la métaphore poétique : c'est le cas pour les langues indo-européennes anciennes avec, entre autres, E. Campanile (1974).

Pour le latin, C. Moussy (1989, 1991, 1996, 2010, 2011) a mis en valeur la métaphore stylistique en suivant, en autres, la polysémie des termes *ornatus* et *ornamentum* qui la qualifient.

1.1. Les textes latins fondateurs (Cicéron, Quintilien)

On connaît les textes fondateurs de Cicéron et Quintilien pour définir ce que sont l'*orator* mais aussi l'*oratio*, discours officiel argumenté, la parole persuasive (selon la définition de L. Gavaille 2007).

1.1.1. Cicéron

Cicéron (*De oratore* 3,152-160) et Quintilien emploient les termes : *uerbum tralatum* par opposition à *uerbum proprium*, *tralatio* et *transfere*. Le processus de la métaphore est ainsi une translation, un transfert et, plus précisément, une *uerbi tralatio* puisque le transfert porte sur un mot (*uerbum*). En outre, le transfert est dû à la *similitudo*, la ressemblance entre l'entité de départ et l'entité d'arrivée.

•Cic. *De or.*3,152 : *Tria sunt igitur in uerbo simplici quae orator adferat ad **illustrandam atque exornandam orationem** : aut inusitatum uerbum aut nouatum aut **tralatum**.*



•Cic. *De or.*3,155 : *Tertius ille modus **transferendi uerbi** late patet, quem necessitas genuit inopia coacta et angustiis, post autem delectatio iucunditasque celebrauit.... sic **uerbi tralatio** instituta est inopiae causa, frequentata delectationis.*

Plus précisément, Cicéron aborde les métaphores lexicalisées dans les passages suivants :

•*De or.*3,155. *Nam « **gemmae** uitis, **luxuriam** esse in herbis, **laetas** segetes » etiam **rustici** dicunt.*

•*De or.*3,155. *Quod enim declarari uix uerbo proprio potest, id **tralato** cum est dictum, illustrat id quod intellegi uolumus, eius rei quam alieno uerbo posuimus **similitudo**. 156. Ergo **hae tralationes**...; **illae** paulo audaciores quae non inopiam uindicant, sed orationi splendoris aliquid arcessunt...*

157: *...omnia fere, quo essent clariora, **tralatis** per **similitudinem** uerbis dicta sunt...*

Cicéron mentionne en outre dans le passage suivant le lien entre métaphore et synesthésie, c.-à-d. la vue, le goût (*odor*), le toucher (*mollitudo*, *dulcitusudo*), l'audition (*murmur*) :

•*De or.*3,160 : *...uel quod omnis **tralatio**, quae quidem sumpta ratione est, ad **sensus** ipsos admouetur, maxime oculorum, qui est **sensus acerrimus**. 161. Nam est « odor » urbanitatis et « mollitudo » humanitas et « murmur » maris et « dulcitusudo » orationis sunt **ducta a ceteris sensibus**.*

Cependant, lorsque Cicéron écrit que la *tralatio* est tellement fréquente que même les *rustici* l'utilisent, il ne s'agit plus de la métaphore stylistique, mais de la métaphore lexicalisée. En effet, les *rustici* ne prononcent pas d'*oratio* « discours argumenté, discours officiel » (cf. L. Gavaille 2007). Au contraire, ils utilisent la langue usuelle quotidienne dans leur *sermo* « conversation, paroles spontanées ». Les termes métaphoriques cités par Cicéron sont *gemmae* pour la vigne qui bourgeonne, *luxuriam* pour les herbes qui abondent dans les prés, *laetus* pour les cultures et récoltes qui sont prospères et productives. Or ces termes sont déjà institutionnalisés dans la langue commune comme des orthonymes et les locuteurs sont obligés de les employer.

1.1.2. Quintilien

Quintilien (en *Inst.* 6,4-15 ; 8,2,6) emploie les termes *tralatio*, *transfere* et présente la métaphore comme une figure de style



(*Inst.6,4* : dans le passage intitulé *De tropis*). Lorsqu'il affirme, lui aussi, que les gens non lettrés l'utilisent de manière usuelle, il s'agit de la métaphore lexicalisée.

•*Quint.Inst.6,4* : *Incipiamus igitur ab eo qui cum frequentissimus est, tum longe pulcherrimus, **tralatione** dico, quae **μεταφορὰ** Graece uocatur. Quae quidem cum ita est ab ipsa nobis concessa **natura ut indocti quoque ac non sentientes ea frequenter utantur**, tum ira iucunda atque nitida ut in **oratione** quamlibet clara proprio tamen lumine eluceat...**Transfertur ergo nomen aut uerbum** ex eo loco in quo proprium est in eum in quo aut proprium deest aut **tralatum** proprio melius est.*

•*6,8* : *In totum autem metaphora breuior et **similitudo**...*

•*6,9* : **Comparatio** est cum dico fecisse quid hominem « **ut leonem** », **tralatio** cum dico de homine : « **leo est** ».

•*8,2,6* : **Tralatio** quoque in qua uel maximus est orationis **ornatus**, uerba non suis rebus accommodat.

•*8,2,7* : *Secundo modo dicitur proprium inter plura quae sunt eiusdem nominis, id unde cetera ducta sunt, ut **uertex** est contorta in se aqua uel quidquid aliud similiter uertitur, inde propter flexum capillorum pars summa capitis, ex hoc id quod in montibus eminentissimum. Recte dixeris haec omnia uertices, proprie tamen unde initium est.*

*8. Sic **soleae et turdi pisces** et cetera.*

Ainsi Quintilien est-il du même avis que Cicéron lorsqu'il écrit que la métaphore est si usuelle que même les *indocti ac non sentientes* l'utilisent. Ces métaphores lexicalisées sont citées pour la polysémie de *uertex* (*Quint.Inst.8,2,7* et *Inst.8,2,8* dans le paragraphe suivant), des noms de poissons *solea* et *turdus* qui sont transférés, pour *solea* du nom de la chaussure et de la semelle (pour la forme plate du poisson) et pour *turdus* du nom d'un oiseau (la grive) à cause de l'identité de couleur (sombre) des deux animaux.

Quintilien (en 6,9) ajoute un fait important : la différence lexicosyntaxique entre la *comparatio* « comparaison » et la *tralatio* « métaphore » : selon lui, *ut leonem* « comme un lion » (dans « il a agi comme un lion ») est une comparaison, tandis que *est leo* « c'est un lion » est une métaphore. Le transfert qui sous-tend les deux configurations est donc le même et la différence est seulement lexicosyntaxique entre deux expressions, l'une explicite et l'autre implicite, de la *similitudo*.

1.2.L'approche cognitive : du signifié à l'extralinguistique

Les métaphores libres et lexicalisées furent étudiées au Centre A. Ernout dans le cadre de l'analyse sémique à l'aide de sèmes structurant le signifié : ce sont les travaux de Claude Moussy (1989, 1991, 1996, 2011), Sophie Roesch (1998, 2016, 2020), Jean-François Thomas (2002, 2016, 2020).

L'approche cognitive diffère de ces travaux parce qu'elle travaille non sur les traits du signifié, mais sur les traits saillants des entités extralinguistiques.

Pour le grec, J. Taillardat (1977) a isolé les « matrices métaphoriques », traits saillants (comme la rotondité, la forme allongée) qui génèrent la création de mots. F. Skoda (1988) analyse ainsi le vocabulaire médical grec et y voit une tendance universelle des vocabulaires médicaux modernes.

Pour le latin, les noms des catégories naturelles, plantes et animaux, furent étudiés par M. Fruyt (1989-b, 1990, 1993, 1998) et les termes de température *calidus*, *tepidus*, *frigidus* par S. Roesch (2016) et M. Fruyt (2013).

Le phénomène et la méthode paraissent universels puisque, lors du colloque « *Lexique et cognition* » (P. Valentin & M. Fruyt 1998), la dénomination métaphorique se retrouva dans des langues non indo-européennes parlées sur plusieurs continents.

1.3.Développements actuels

Or on constate actuellement un regain d'intérêt pour la métaphore sous l'angle cognitif. Ce fut le sujet de communication d'avril 2024 à la Société de Linguistique de Paris. Le conférencier L. Van Beek annonça, en outre, un grand projet sur ce thème à Leiden pour la fin 2024. Si l'on en juge par les interventions lors de la séance de la Société de Linguistique, la métaphore cognitive pourrait être le thème majeur des prochaines années, comme l'a été la grammaticalisation pendant plusieurs décennies.

Mais la linguistique cognitive existe depuis longtemps et le lien entre cognition et métaphore fut largement développé depuis de nombreuses années comme le montre le site *Center for the cognitive science of metaphor on line*.

Le courant récent sur la métaphore cognitive considère que tout commence avec Lakoff & Johnson en 1980, puis continue avec d'autres linguistes : D. Gerhart & Russell en 2004, et Geeraerts & Cuyckens en 2007.

On estime qu'il y a « un transfert de domaine, que le domaine-source est plus concret et relève de l'expérience humaine usuelle, tandis que le domaine-cible est plus abstrait ; que le temps est conceptualisé en termes d'espace ». On étudie les émotions à travers les langues,



l'expression de la colère et de la haine, sentiments présentés comme un liquide brûlant avec l'anglais *anger* (D. Geeraerts & St. Grondelaers 1995 : angl. *anger*) et le latin *furor* (D. Kölligan 2020). Pour les langues i.-e. anciennes on étudie les expressions de la peur (angl. *fear*, H. Lakey 2016).

1.4. Le fonctionnement de l'approche cognitive

Selon le principe de la linguistique cognitive, l'être humain classe le monde extralinguistique à partir de son expérience, de sa perception élémentaire et de son corps ainsi que de son environnement immédiat. Et cela a des conséquences linguistiques.

Les mécanismes cognitifs de la métaphore peuvent être décrits en plusieurs stades

1. Le locuteur veut qualifier ou dénommer une entité X (entité comparée).
2. Il sélectionne dans l'entité X un trait saillant particulier.
3. Il cherche dans sa mémoire une entité Y qui offre le même trait saillant.
4. Il pense : « X ressemble à Y » (car ils ont le même trait).
5. L'entité Y devient l'entité comparante de référence. L'entité X devient l'entité comparée.
6. Le lexème orthonymique y dénotant l'entité Y va être utilisé pour qualifier ou dénommer l'entité X.
7. S'il s'agit d'une métaphore « libre », le locuteur va qualifier l'entité X à l'aide du lexème orthonymique y de l'entité Y et il va dire par ex. « X est un Y » : par exemple « Mon père est une mouche » chez Plaute ou « L'homme est un loup ». S'il s'agit d'une métaphore lexicalisée pour la création d'une nouvelle dénomination pour l'entité X, le lexème orthonymique y de l'entité Y devient le lexème orthonymique de l'entité X.

On a donc le schéma suivant :
dénomination de Y => dénomination de X ;
c.-à-d. : y de Y => y de X ;

Du moins, Y et X ont le même signifiant, mais les lexèmes qui dénotent les entités X et Y n'ont ni le même signifié, ni la même valeur référentielle.

Un problème linguistique se pose alors : on peut se demander s'il s'agit d'1 seul lexème polysémique ou de 2 lexèmes différents ayant le même signifiant. Nous penchons pour la deuxième solution des 2 lexèmes, mais les dictionnaires adoptent la 1^{ère} solution du lexème polysémique.

Pour les avantages de l'approche cognitive, on peut affirmer que la perspective cognitive permet d'unifier les utilisations lexicosyntaxiques de la métaphore. On observe la permanence des



structures cognitives, qui ramènent à l'unité les diverses utilisations lexico-syntaxiques de la métaphore et de la comparaison.

1.5.L'être humain comme repère fondamental

Notre but est de mettre en valeur l'être humain comme point de départ des métaphores : il s'agit de montrer successivement :

1.Comment un être humain qualifie ses congénères (entités comparées) à l'aide d'entités comparantes issues de son environnement immédiat (animaux, plantes, états de la matière, etc.). C'est une métaphore « libre ».

2.Comment l'être humain se projette sur le monde à partir de son corps, de ses comportements et émotions. Il prête aux objets du monde ses propres comportements. Ces métaphores sont « libres » et lexicalisées.

3.Comment l'être humain crée des vocabulaires techniques à l'aide de la métaphore lexicalisée, qui devient une métaphore dénomminative insérée dans un système.

4.Comment l'être humain perçoit et dénomme les objets du monde en les classifiant par zones plus ou moins éloignées de lui. Métaphores lexicalisées dénomminatives.

2.LA METAPHORE POUR QUALIFIER UN ETRE HUMAIN A L'AIDE D'UNE ENTITE PROCHE DANS L'ENVIRONNEMENT DU LOCUTEUR

Le processus métaphorique sur le plan lexical peut se résumer par la relation suivante :

« entité proche de l'Homme (entité comparante) → être humain (entité comparée) »

Un locuteur chez Plaute ou Cicéron critique ou injurie un individu proche (X) avec une métaphore « libre ». L'entité Y comparante est souvent un animal (§2.1), mais ce peut être aussi un végétal (§2.2).

2.1.Métaphore à partir d'un animal bien connu

« Animal bien connu (entité comparante Y) → être humain particulier (entité comparée X) ».

Les noms des animaux servant de repère dans la métaphore ou la comparaison sont dans les passages suivants : *musca*, *lupus*, *polypus*,



anguilla, natrix, leo, uulpes, ceruus, lepus, canis, ballena, aranea. Les animaux dénommés sont tous bien connus de la communauté linguistique et leurs traits saillants font partie de son savoir partagé. Certains sont même le prototype d'une propriété. Ils servent d'entité comparante Y dans des énoncés métaphoriques dont la syntaxe varie.

2.1.1. Métaphore « libre » : « X est un Y »

Dans les passages suivants l'énoncé métaphorique offre la structure syntaxique « X est un Y ».

La mouche *musca* met son nez partout, elle sait tout et elle est omniprésente :

•Pl. *Merc.* 361: **Muscast meus pater.**

« Mon père est une **mouche**. »

•Pl. *Merc.* 360-362 (monologue de Charinus parlant de sa bien-aimée):

Nequiquam abdidit, abscondidit, abstrusam habebam./

Muscast meus pater ; *nil potest clam illum haberi./*

Nec sacrum nec tam profanum quicquamst, quin ibi ilico adsit.

« En vain l'ai-je cachée, dérobée aux regards ; en vain l'ai-je enfermée loin de tous : **c'est une mouche que mon père** ; on ne peut y avoir de secret pour lui. Il n'y a rien de si sacré, de si profane qu'aussitôt il ne soit dessus. » (trad. A. Ernout, CUF)

Le *lupus* « le loup » est 'méchant' selon le célèbre proverbe attesté chez Plaute, repris à la Renaissance jusqu'à l'époque actuelle:

•Pl. *As.* 495 : **Lupus est homo homini.**

« L'homme est un **loup** pour l'homme. »

L'*anguilla* « l'anguille » est 'glissante' et on ne peut la saisir, elle se dérobe :

•Pl. *Pseud.* 747 : **anguillast, elabitur.**

« c'est une anguille, il s'échappe en glissant. »

Le *leo* « le lion » est courageux mais le renard, le lièvre, le cerf sont 'peureux' :

•Petr. *S.* 44,14 : *Nunc populus est domi leones, foris uulpes.*

•Sid. *Epist.* 5,7,5 : *cum sint in praetoriis leones, in castris lepores.*

Le *polypus* « le poulpe » attrape avec ses tentacules et ne lâche pas :



•Pl. *Aul.* 198 : *ego istos noui **polypos**, qui ubi quicquid tetigerunt tenent.*

« Je connais ces **poulpes** qui, lorsqu'ils ont touché quelque chose, le retiennent. »

La *natrrix* « serpent dangereux, hydre » est dangereuse, malfaisante. Tibère emploie le terme pour qualifier Caligula :

•Suet. *Cal.* 11,2 : *...ut aliquotiens praedicaret exitio suo omniumque Gaium uiuere et se **natricem** P.R....educare.*

« ...de sorte qu'il (= Tibère) prédit à plusieurs reprises que Gaius vivait pour sa propre perte et celle de tous et que lui-même élevait **une hydre** pour le peuple romain. »

Le *canis* « le chien » est méprisable et désagréable. On peut donc par mépris évoquer la voix du chien pour qualifier la voix humaine. Cicéron pour de mauvais orateurs emploie *latrare* « aboyer » là où l'on attendrait *loqui* « parler », orthonyme pour la parole humaine, ce qui correspond à une structure syntaxique : « Y et non X », « cet orateur aboie au lieu de parler » :

•Cic. *Brutus* 58 : *oratorem appellat et suauiloquentiam tribuit, quae nunc quidem non tam est in plerisque (**latrant** enim iam quidem oratores, non **loquuntur**).*

« Il l'appelle 'un orateur' et lui attribue une manière de parler douce et agréable, ce qui aujourd'hui, assurément, n'est pas si usuel chez la plupart (en effet ils **aboient** désormais, assurément, les orateurs, ils ne **parlent** pas). »

Cette image est usuelle puisqu'on la retrouve chez Quintilien (12,9,9), qui, pour les mauvais orateurs, emploie *canina eloquentia* « une éloquence de chien ». Le chien est même le lieu d'une injure au vocatif chez Pétrone dans la bouche de Fortunata à l'adresse de Trimalchion :

•Petr. *S.* 74,9 : *Fortunata...**male dicere** Trimalchionem coepit et purgamentum dedecusque praedicare, qui non contineret libidinem suam. Vltimo etiam adiecit : '**canis** !'.*

« ...elle ajouta même : '**Chien** !'. »

Parfois l'auteur ajoute explicitement le trait saillant derrière l'énoncé métaphorique (comme Plaute pour « mon père est une mouche »), mais parfois le trait saillant reste implicite.

2.1.2. Syntaxe de l'énoncé métaphorique

La structure syntaxique de l'énoncé métaphorique et de son contexte varie. Nous avons vu dans les passages précédents le type « X est un



Y », c.-à-d. « mon père est une mouche », « l'Homme est un loup », « cet homme est une anguille », « les gens sont des lions ».

Chez Plaute (*Merc.*360-362 cité ci-dessus) pour la mouche *musca*, le trait saillant (la mouche sait tout ce qui se passe, qu'elle est omniprésente) est explicité et développé juste après l'énoncé métaphorique.

2.1.2. Anaphore

Mais très souvent l'entité comparée est connue par anaphore, ce qui donne « X..., cet Y... », comme dans les passages suivants.

•Hor. *Ep.*2,2,26-30 :

*Luculli miles... ;/
post hoc uehemens lupus.../
..ieiunis dentibus acer,/
praesidium regale loco deiecit.*

•Tert. *De corona*1,5 : *Noui et pastores eorum : in pace leones et in proelio ceruos.*

•Pl. *Aul.*198 :

ego istos noui polypos, qui ubi quicquid tetigerunt tenent.

•Suet. *Cal.*11,2 : *...ut aliquotiens praedicaret exitio suo omniumque Gaium uiuere et se natricem P.R....educare.*

•Cic. *Brutus*58 : cité ci-dessus

2.1.3. Comparaison et métaphore : le silure et la baleine

Dans une métaphore libre, Ausone utilise le trait saillant 'grosseur exceptionnelle' pour rapprocher le silure *silurus*, très gros poisson de rivière (ici dans la Moselle) de la baleine *ballena*, le plus gros animal marin. Il commence par une comparaison (*talis...ballena*) et il termine par un énoncé métaphorique : *nostrae mitis ballena Mosellae* « la douce baleine de notre Moselle », l'entité comparée X (le silure) étant connue par anaphore. Cet énoncé équivaut sémantiquement à l'affirmation : « le silure est la douce baleine de la Moselle ».

•Aus. *Mos.*144-147 :

*Talis atlantico quondam ballena profundo,/
Cum uento motuue suo telluris ad oras/
Pellitur...*

*Hic tamen, hic nostrae mitis ballena Mosellae/
Exitio procul est magnoque honor additus amni.*

«Telle (est) la baleine parfois dans le profond Atlantique, lorsqu'elle est poussée par le vent ou de son propre mouvement jusqu'aux



rivages de la terre ferme ... Ici cependant, ici la **douce baleine de notre Moselle** est loin d'être une nuisance et elle est un honneur supplémentaire pour notre grande rivière. »

2.1.4. Quasi « comme si » : comparaison contrefactuelle

Comme la métaphore et la comparaison relèvent des mêmes processus cognitifs, on rencontre une comparaison contrefactuelle avec *quasi* « comme si », qui exprime explicitement que le terme métaphorique est seulement métaphorique et qu'il n'est pas employé comme orthonyme. C'est le cas avec *cancer* « crabe » et *quasi* (comparaison contrefactuelle), le trait saillant étant 'marcher de travers' dans le passage suivant de Plaute :

•Pl. *Pseud.*954-955 :
 ... *Illuc sis uide, /*
Vt transuersus, non prouersus, cedit quasi cancer solet.

2.1.5. Possession inaliénable de X

Le même type de transfert métaphorique se retrouve pour un élément qui relève de la possession inaliénable d'un être humain X : sa fortune est comparée à une toile d'araignée comme une chose vaine ou inexistante, son style oratoire ampoulé est comparé à la graisse animale ou humaine :

« Animal → patrimoine (possession inaliénable d'un être humain) »
 « toile d'araignée (Y) → fortune de X »

•Catul. 13,7-8 :
nam tui Catulli /
Plenus sacculus est araneorum.
 « car la bourse de ton Catulle est pleine de toiles d'araignées. »

« Partie du corps des mammifères → parole d'un être humain (possession inaliénable de X) »

« Graisse → parole ampoulée d'un orateur »

Cicéron (*Cat.*3,16 : *L. Cassii adipēs*) parle de manière critique des *adipēs* « graisses » de l'orateur L. Cassius, c.-à-d. « les graisses de son éloquence ».

2.2. Les végétaux

La translation peut se faire, plus rarement, à partir de végétaux bien connus devenus prototypiques pour un trait donné. Par ex. la rue (*ruta*) pour son amertume est opposée au *puleium* « le pouliot » dont l'odeur est douce et agréable et les deux plantes sont employées par Cicéron pour caractériser deux types de paroles opposés.



« Végétaux bien connus → parole d'un être humain particulier (possession inaliénable) »

Ruta, -ae F. « la rue » dénomme une plante âcre au goût amer : le transfert est alors synesthésique, puisqu'on va du goût à l'audition. Au contraire le *puleium* « sorte de menthe, plante odorante » a une odeur agréable : on va de l'odorat à l'audition.

•Cic. *Fam.16,23,2* : *ad cuius rutam puleio mihi tui sermonis utendum est.*

« pour combattre sa **rue** (= son acreté), j'ai besoin du **pouliot** (= de la douceur) de tes propos. »

Le jardin, l'*hortus*, est une réalité primordiale dans le savoir partagé. Il est conçu comme un lieu précieux et intime. Cicéron l'applique comme entité comparante Y à ce qu'il considère comme un trésor dans une maison : une bibliothèque. Il termine ainsi ses lettres à son frère et à l'un de ses amis :

•Cic. *Quint.fr.2,8,4* : *Amabo te, aduola...et adduc, si me amas, Marium. Sed adproperate. Hortus domi est.*

« Je t'en prie, viens vite...et amène avec toi, si tu veux me faire plaisir, Marius. Il y a **tout un jardin à la maison**. »

•Cic. *Fam.9,4* : *Tu si minus ad nos, accurremus ad te. Si hortum in bibliotheca habes, deerit nihil.*

« Si tu ne viens pas auprès de nous, nous accourrons auprès de toi. Si tu as un '**jardin**' dans ta **bibliothèque**, il ne nous manquera rien. »

2.3.Conclusion

La métaphore « libre » se réalise avec des structures syntaxiques variées, mais aussi plusieurs degrés d'innovation, puisque le locuteur utilise généralement les idées reçues, les topoï, le savoir partagé de la communauté linguistique. Une métaphore « libre » est libre syntaxiquement, mais la créativité du locuteur est limitée pour le choix de l'entité comparante. Les métaphores « libres » ne sont pas aussi libres qu'on pourrait le croire.

Le degré de contrainte maximal pour un locuteur, ce sont les métaphores lexicalisées et les dénominations métaphoriques, qui sont institutionnalisées dans le lexique, comme nous allons le voir.

3.PROJECTION DES FAITS HUMAINS SUR D'AUTRES ENTITES DU MONDE



La linguistique cognitive a souligné que l'Homme interprète le monde en fonction de lui-même et qu'il se projette sur le monde, auquel il prête le ressenti de ses propres expériences.

« Homme (être humain au sens générique) → les éléments du monde »

3.1. Des parties du corps humain vers les mesures de longueur

Lorsque la communauté linguistique a besoin d'une nomenclature pour établir une terminologie précise indispensable dans la vie concrète de tous les jours, elle peut utiliser les parties du corps humain comme repère ou étalon pour le système des mesures de longueur, qui sont, de ce fait, des dénominations métaphoriques institutionnalisées dans le lexique :

digitus « le doigt, le pouce », **palmus**, -i M. « palme » (= 4 pouces, 1/4^e du pied) sur **palma**, -ae F. « la paume de la main » (avec un changement de genre grammatical), **pes** « le pied », **cubitus** « le coude, la coudée » (= 1 *pes* + 2 *palmi*), **passus** « le pas » (= 5 *pedes*).

Le phénomène, qui doit avoir une certaine universalité, est bien connu dans d'autres langues anciennes et modernes : français *pied, pouce, coudée, pas, poignée, main* ; anglais *foot, pace* (ancienne mesure spatiale pour l'espace défini par un pas humain), *hand* (pour mesurer la hauteur des chevaux).

En outre, parce que le corps humain est latéralisé, il sert à créer des lexèmes exprimant l'orientation dans l'espace, soit l'opposition entre gauche et droite, soit l'opposition entre devant et derrière, avant et arrière.

Ainsi le latin utilise-t-il également les parties du corps humain dans un transfert pour dénoter la structuration de l'espace, comme dans les adverbes *dextrā* « à droite », *sinistrā* « à gauche », où le genre féminin est dû à *manus* « main » à l'abl. sg.

Ce phénomène est continué en français dans fr. *à main droite, à main gauche*, et en anglais dans *on the right/left handside* ; dans la traduction de la Bible : *at the right hand of God* (*Hebrews 10:12-13*).

On pourrait développer ce point en latin en rappelant l'étymologie de certains lexèmes, adverbes ou prépositions comme *ante* « devant, en avant, en face de », où l'on a proposé de voir une forme héritée du nom du visage au locatif sg. Le même phénomène est attesté dans fr. *en face de*, angl. *in front of*.

3.2. Projection des faits humains sur les sols, les terres cultivables, les végétaux

Les sols et les terres, du point de vue de leur nature, leurs besoins, les soins qu'il convient de leur apporter, sont parfois traités par



l'Homme avec le même vocabulaire que s'ils étaient des êtres humains. La translation peut être figurée par la relation : « Homme → la terre, le sol »

3.2.1. Amendement des sols : les « graisses » de la terre¹

Ainsi, pour la fertilisation des sols, Pline l'Ancien parle des « graisses » de la terre, *adipes*, lorsque certains peuples (en Bretagne et en Gaule) ajoutent sur le terrain à amender la terre appelée *marga* « la marne » pour « engraisser » (c.-à-d. fertiliser) la terre comme on engraisse des animaux domestiques. Les mottes constituées par cette terre ressemblent (*uelut*) à des glandes dans le corps des humains et des mammifères (*glandia in corporibus*) :

• Pline HN17,42 : *Alia est ratio, quam Britanniae et Galliae inuenere, alendi eam ipsa, genusque quod uocant margam. Spissior ubertas in ea intellegitur et **quidam terrae adipes ac uelut glandia in corporibus**, ibi densante se pinguitudinis nucleo.*

« Il existe une autre méthode, que les Bretons et les Gaulois ont découvert : nourrir la terre par elle-même, et un genre de terre qu'ils appellent *marga*. On perçoit en elle une fertilité accrue et **certaines graisses de la terre** ainsi que **comme des glandes dans les corps**, qui, là, se condensent en un noyau de graisse. »

3.2.2. La « bonne/mauvaise santé » des champs

Selon Caton, Varron et les agronomes latins, l'endroit et l'environnement où l'on installe une culture ne doivent pas être malsains et infectés de maladies, aussi bien pour les plantes² que pour les hommes.

Il faut éviter de cultiver, nous dit Caton, les endroits « malsains, pestilentiels » (*pestilens*) où l'on ne peut travailler en été (probablement parce qu'on y attrape la malaria).

Le vocabulaire de la bonne santé est le même pour les cultivateurs et pour les champs. Un champ doit être *ualidus* « en bonne santé » et en même temps il doit assurer la bonne santé de celui qui le travaille. L'adjectif *ualidus* (cf. *ualere* « être en bonne santé ») s'applique d'abord aux êtres humains et il se trouve ici, à propos de la terre cultivée, être l'objet d'un transfert métaphorique de l'être humain vers le champ.

Ce type de métaphore lexicalisée de l'homme vers la terre cultivée est fréquent dans le vocabulaire qui qualifie les champs. Ainsi

¹ M. FRUYT 2010.

² La rouille du blé est fréquente dans les régions maritimes de l'Italie (Varron *Res Rusticae* 1).



l'expression *strangulat solum* s'applique-t-elle à un engrais trop fort, qui, littéralement, « étrangle le sol ».

Nous verrons plus loin d'autres cas où le latin utilise, pour les jardins et les terres, des termes dénotant des comportements typiquement humains.

3.2.3. Une terre « grasse » : une terre fertile

De manière générale, par une métaphore lexicalisée, on parle d'une « terre grasse » avec les adjectifs *crassus* (en prose) et *pinguis* (en poésie) pour une terre fertile, dont la fertilité est assurée par une proportion suffisante d'argile (*crassus ager* Varr. *R.1,24,1*). *Crassus* signifie « épais » et il peut s'appliquer à une terre fertile parce qu'une terre argileuse est dense et parfois lourde à travailler. Or *crassus* s'applique aussi aux êtres humains (*crassus homo* Tér. *Hec.440*). *Pinguis* signifie d'abord « gras, bien nourri » pour les hommes :

- Hor. *Ep.1,4,15* : *me pinguem uises*.
« tu viendras voir l'homme gras que je suis. »

et pour les animaux (un chevreau chez Juvénal 11,65). De là *pinguis* passe à « gras, fertile » pour les jardins en poésie (Virg. *G.4,118* : *pingues horti*) et dérive vers les engrais riches, qui augmentent la fertilité du sol (*pinguis fimus* Virg. *G.1,80*).

Cette métaphore était lexicalisée en latin et elle passe telle quelle en français dans fr. *une terre grasse*, terme technique encore aujourd'hui pour une terre fertile, harmonieusement argileuse et compacte.

On peut reconstituer de la manière suivante les deux chaînes de dérivation qui partent de *crassus* et aboutissent aux lexèmes du français :

- Lat. *crassus* → **crassia* (substantif F. suffixé en *-ia* « le fait d'être crassus ») > fr. *graisse*.
- Lat. *crassus* → *in-crass-are* Tertullien « engraisser » (verbe dénominal préverbe pour l'entrée dans le procès) > fr. *engraisser* → *engrais* « substance pour fertiliser les sols » (par dérivation rétrograde).

3.2.4. La terre est soignée comme un être humain

Avec le verbe *refouere* « réchauffer », on réchauffe la terre comme on réchauffe un être vivant, comme dans le passage suivant de Columelle. Il s'agit, là aussi, d'augmenter la fertilité par le fumage, mais cette fois-ci en termes de chaleur (et non plus de graisse comme dans les textes précédents) :

- Col. *R.2,1,7* : *Licet enim maiorem fructum percipere si frequenti et tempestiua et modica stercoratione terra **refoueat**ur.*



« Il est possible en effet d'augmenter la production si l'on **réchauffe** la terre par un fumage (*stercoratio*) fréquent, fait au moment opportun et modéré. »

Chez Columelle, la terre est « enceinte » *grauida* (cf. la terre-mère, la terre nourricière) et on la protège *fouere* :

•Col. R.10,141-142 : *Adsiduo **grauidam** cultu cura que **fouemus**/ Vt redeant nobis cumulato fenore messes.*

« Nous **favorisons la gestation** en la travaillant et la soignant sans cesse, pour que les semences nous reviennent avec gros intérêt sous forme de moissons. » (trad. E. de Saint-Denis CUF).

On remarque dans ce dernier passage la métaphore libre *cumulato fenore* « avec gros intérêt » tirée du vocabulaire financier appliqué aux productions agricoles.

En outre, chez Columelle comme chez Tibulle, Ovide, Martial, les jardins sont assimilés à des êtres humains puisqu'ils « boivent », ils « ont soif » : on utilise *bibit*, *sitiens* comme pour un être vivant (Col. R.10,24, Martial 9,18,3) :

•Tibulle2,1,44 : ***bibit**...hortus aquas.*

•Ov.Pont.1,8,60 : *dare **sitiens** quas **bibat** hortus aquas.*

•Col.R.10, 23-26 :

*Vicini quoque sint amnes, quos incola durus/
Attrahat auxilio **semper sitientibus hortis**,*

« Il faut aussi à proximité des eaux courantes pour que le rude habitant de l'endroit puisse les amener au secours de **ses jardins toujours assoiffés**. » (trad. E. de Saint-Denis 1969, CUF).

3.3.Projection des sentiments humains sur des animaux aquatiques chez Pline

« Homme → animal »

Selon Pline, les *aquatilia* sont à l'image de la société humaine : ils éprouvent des sentiments entre eux, parfois des amitiés et parfois des haines. Il y a des haines entre le loup et le mulet, le congre et la murène :

•Pline HN9,185 : *Sunt et **inimicitiarum** atque **concordiae** miracula. Mugil et lupus mutuo **odio** flagrant, conger et murena caudam inter se praerodentes.*



« Il y a aussi des **inimitiés et des ententes** merveilleuses. Le mulet et le loup sont **enflammés** d'une **haine** réciproque ; de même le congre et la murène, qui se rongent mutuellement la queue. » (trad. E. de Saint-Denis)

De même entre le poulpe et la langouste, le congre et le poulpe.

Au contraire, selon Pline (*HN*9,186), il y a de l'entraide entre la baleine et le *musculus* « poisson pilote ». En outre, il existe une complicité légendaire, mentionnée même par Cicéron (*Fin.*3,63 ; *Nat.*2,123), entre un petit crustacé « le pinnotère » (*pinoteres* ou *squilla*) et un grand coquillage « la pinne » (*pinna*). Le grand coquillage s'ouvre pour laisser entrer le petit crustacé, qui attire les proies.

4. METAPHORES ET CREATION DES VOCABULAIRES TECHNIQUES. LES DENOMINATIONS FONDEES SUR DES METAPHORES

Le rôle de l'être humain comme entité comparante apparaît clairement dans les vocabulaires d'un même domaine, qui constituent un système. Par ex. le vocabulaire de l'arithmétique et de la géométrie (Jean-Yves Guillaumin 2020) constitue une nomenclature puisque ce domaine nécessite précision et abstraction.

Les termes mathématiques sont empruntés au grec pour certains. Mais la métaphore est bien présente avec des transferts à partir de l'Homme et à partir d'entités concrètes inanimées situées dans son environnement immédiat.

4.1. Traits saillants propres à l'être humain (entité comparante)

Certains traits saillants réutilisés dans le vocabulaire de l'arithmétique et de la géométrie sont propres à l'être humain, qui est alors l'entité comparante, le point de départ du transfert : ils correspondent à la parenté, à la hiérarchie entre les individus, aux parties du corps humain.

- Proximité, parenté, même fonction
- *Cognatio* « parenté » → « parenté de certaines classes de nombres entre elles » Boèce (p.63).
- *Genitrix* « celle qui engendre » Boèce : « l'unité, la mère de la série des nombres » (p.138).
- *Mater* : l'arithmétique est la mère des autres sciences mathématiques, Boèce ; l'unité est mère de tous les nombres ; l'égalité est mère de toutes les espèces de l'inégalité (p.178-179).



- Hiérarchie sociale

-*Comes* « compagnon » → « conséquent » (le nombre le plus petit d'un rapport entre des quantités inégales) par opposition à *dux* « antécédents » (les nombres les plus grands) (p.65).

- Partie du corps humain

-*Coxa* « hanche, cuisse » → « angle saillant » (p.89).

-*Corpus* (σῶμα) « la grandeur à 3 dimensions » (p.88-89).

- Des verbes d'ordre sont utilisés pour les postulats mathématiques, alors que l'ordre est un comportement typiquement humain : *iubere*, *postulare*, *admonere*, *praecipere*, *uelle*: énumération des 5 postulats de la Géométrie II pseudo-boécienne (p.164).

- Les modalités de possibilité, potentialité, pouvoir et puissance, alors qu'elles résultent de la pensée humaine et de l'organisation sociale, sont transférées pour caractériser certains nombres (P. Lecaude 2010, 2020) avec les termes *potentia*, *potestas* liés au verbe de modalité *posse*.

Le trait saillant est la potentialité, la possibilité par opposition à la réalité. *Potentia* (P. Lecaude 2010, 2020) « le pouvoir des nombres » (*potentiā* abl.sg. chez Martianus Capella traduit gr. δύναμις) ; *potestas* (*potestate* correspond à gr. δύναμει) « tel nombre possède telle propriété de manière potentielle mais non pleinement effective » (J.-Y. Guillaumin p.222).

- Ce vocabulaire technique atteste le réemploi de nombreux autres verbes usuels dénotant des procès humains : *stare*, *surgere*, *uincere*, *conficere*, *facere*, *explicare*, *restituere*, *componere*, *abscindere*, *addere*, *congregare*, *concurrere*, *crassari*. Par ex. *contexere*, *texere* « tisser » servent à désigner le tissu du quadruple (Boèce), la structure du nombre (J.-Y. Guillaumin p.82).

4.2.A partir d'entités concrètes quotidiennes inanimées

Le vocabulaire de l'arithmétique et de la géométrie (J.-Y. Guillaumin 2020) peut également opérer des transferts métaphoriques de dénomination en donnant aux êtres mathématiques les noms d'objets concrets usuels.

- Trait saillant : la forme :

-*Aceruus* « tas » → « amoncellement d'une quantité qui n'a pas de limite » (p.20).

-*Acumen* « pointe » → « pointe d'un cône » (Lucr.), « pointe formée par le sommet des angles d'une pyramide chez Chalcidius » (p.21).



-*Acutus* « aigu » (gr. ὀξύς) → « les angles plus petits que l'angle droit » (p.21).

-*Laterculus* « la brique » → « parallélogramme » (p.91).

-*Cuneolus* « les nombres solides dont les 3 dimensions sont inégales », « trapèze » ; sur *cuneus* « coin » avec le suffixe *-olus/-ulus* de « diminutif » avec valeur de ressemblance et d'approximation.

-*Lunatus* « en croissant de lune » → « la 3^e espèce de l'angle plan de Balbus », « l'angle de 2 lignes circulaires » (p.176) : forme semblable.

-*Mensula* « trapèze » (p.185) ; sur *mensa* « table » avec le suffixe « diminutif » au sens de « qui ressemble à, sorte de ».

-*Scutula* « losange » Vitruve (= rhombos) (p.259) ; sur *scuta* « écuelle », *scutula* « écuelle en forme de losange ».

Ainsi constate-t-on une certaine fréquence du suffixe « diminutif » dans sa fonction métaphorique « qui ressemble à, sorte de »³ (*cuneolus, mensula, scutula*).

•Trait saillant : surface délimitée :

-*Area* « aire de battage du blé » → « aire, surface », « espace limité dans un plan » (gr. χωριον) ; Vitruve : « superficie mesurable » (p.42-43).

•Trait saillant : solidité :

-*Asser* « poutre » → *asserres* (Boèce) « nombres solides de la forme $m^2(m+n)$ » (p.46).

4.3.Création du vocabulaire chrétien

Presque tous les vocabulaires techniques latins offrent des transferts métaphoriques. On pourrait même considérer qu'il en existe dans la constitution du vocabulaire spécifiquement chrétien lorsque des termes anciens furent repris avec adaptation à la nouvelle religion et spécialisation sémantique⁴. Ainsi pourrait-on considérer comme des métaphores lexicalisées avec transfert de domaine :

-*miles* « soldat » → *miles Dei* « soldat de Dieu ».

-*seruus* « esclave » → « serviteur de Dieu, fidèle ».

-*labor,-i* « glisser, tomber » → « pécher ».

5.COMMENT L'HOMME PERÇOIT LES ENTITES DU MONDE ET LES DENOMME PAR METAPHORE

³ M. FRUYT 1989-a, 2023.

⁴ Pour les phénomènes lexicaux présidant à la formation du vocabulaire spécifiquement chrétien : M. FRUYT 2022, 2025.



Nous étudierons successivement deux domaines naturels : les animaux aquatiques et les entités célestes ou constellations.

5.1. Les animaux aquatiques: les *aquatilia* (Pline HN)⁵

5.1.1. Le procédé dénomiatif le plus fréquent

Ce sont les transferts métaphoriques de dénomination qui représentent le procédé le plus fréquent, et cela, à partir des entités terrestres vers les animaux aquatiques. On peut schématiser ainsi la translation :

« De la terre à la mer : terre → mer »

La direction des transferts est significative et pertinente parce qu'elle est liée à la conception de la mer comme le miroir, le calque, le reflet de la terre. Certains auteurs affirment que tout ce qui existe sur terre existe aussi dans la mer, comme on le voit dans les passages suivants.

•Sénèque QN3,16,4: les reliefs sous-marins : *Crede infra quicquid uides supra. Sunt et illic specus vasti ingentesque recessus ac spatia suspensis hinc et inde montibus laxa.*

« Sois persuadé qu'au-dessous existe tout ce que tu vois au-dessus. Là aussi il y a de vastes cavernes, d'immenses enfoncements et des espaces ouverts entre deux montagnes suspendues de chaque côté. »

•Pline HN9,3 : *Rerum quidem, non solum animalium, **simulacra** inesse licet intellegere intuentibus **uuam, gladium, serras, cucumin** uero **et colore et odore similem.***

« Quand on regarde on peut se rendre compte qu'existent à l'intérieur (de la mer) des **imitations** des objets inanimés, et non seulement des êtres animés : comme le raisin, l'espadon, les scies, le concombre **semblable** au concombre terrestre **par la couleur et l'odeur.** »

Le transfert de dénomination pour les poissons est clairement perçu par Varron, qui cite *anguilla, lingulaca, sudis* comme des noms de poissons transférés à partir d'entités terrestres :

•Varr. L.5,77,3 : *Vocabula piscium **pleraque translata a terrestribus** ex aliqua parte **similibus rebus,** ut anguilla,*

⁵ M. FRUYT & M. LASAGNA 2023.



lingulaca, sudis. ; *alia a coloribus, ut haec* : asellus, umbra, turdus ; *alia a ui quadam, ut haec* : lupus, canicula, torpedo.

« Les noms des poissons sont **presque tous tirés de termes désignant des choses terrestres avec lesquelles ils ont un point commun**, comme *anguilla* (anguille), *lingulaca* (sole), *sudis* (brochet de mer) ; d'autres sont désignés d'après leurs coloris, tels *asellus* (le merlu), *umbra* (l'ombrine), *turdus* (le labre clair) ; d'autres noms sont tirés d'un trait particulier, tels *lupus* (loup marin), *canicula* (requin), *torpedo* (torpille). » (trad. J. Collart 1954)

Les traits saillants pour les poissons cités par Varron sont précisément ceux qui sont les mieux représentés dans l'ensemble des noms de poissons de mer :

-Forme : *Anguilla* (*anguis*) : forme très allongée, fusiforme. *Lingulaca* (*lingua*) : forme plate. *Sudis* « *pieu* » : long et mince.

-Couleur : *Asellus* (*asinus*) : gris. *Umbra* « ombre » : couleur foncée. *Turdus* « la grive » : couleur foncée.

-Comportement : *Lupus*, *canicula* (*canis*) : agressivité, danger. *Torpedo* : danger, paralysie.

Varron mentionne aussi le transfert pour les coquillages à partir d'entités terrestres inanimées :

•Varr. L.5,77,5 : *Vernacula ad similitudinem, ut pernae, pectunculi, ungues*. « d'autres sont indigènes et s'appuient sur une **ressemblance**, tels *pernae* (pinnes marines), *pectunculi* (pétoncles), *ungues* (dails). » (trad. J. Collart 1954)

Quintilien signale également des transferts métaphoriques de la terre à la mer pour les termes *turdus* « la grive » (oiseau) et « le tourd » (labre de couleur foncée), *solea* « chaussure légère, semelle » et « sole » (poisson plat) :

•Quint. *Inst.*8,2,8 : *Sic soleae et turdi pisces et cetera*.

5.1.2.Le choix des entités comparantes

La sélection des entités comparantes montre comment l'animal est conceptualisé.

A)Les **mammifères marins** sont clairement reconnus comme des mammifères. On a donc la translation :

« Mammifères terrestres → mammifères marins »



illustrée par les termes suivants :

-*bos* « bovin adulte » → « lion de mer », traits 'grande taille', 'crlong et sonore',

-*uitulus* « veau » → « phoque », 'grande taille mais plus petit que le *bos*' et 'cri sonore',

-*aries* « bélier » → « morse », trait « deux entités longues et blanches de chaque côté de la tête' (cornes du bélier = dents du morse),

-*elephantus* « éléphant » → « morse » (défenses de l'éléphant = dents du morse).

B) **Les poissons** sont conçus comme des êtres vivants (nous l'avons vu ci-dessus pour les sentiments qu'on leur prête). Ils sont surtout dénommés à partir des oiseaux parce qu'ils partagent la circulation dans le même milieu liquide (air et eau), mais aussi à partir des animaux terrestres dangereux parce que l'être humain s'intéresse à ce qui peut lui nuire, et également à des objets de la vie quotidienne :

-oiseaux → poissons. La ressemblance est la couleur sombre : *turdus*, *aquila*, *coruus*, *passer*, *merula* ou, plus rarement, un comportement « volant » : *hirundo*, *aquila*.

-animaux terrestres dangereux → poissons : *scorpio*, *draco*, *araneus*, *lupus*, *anguis*, *mustela*.

-objets usuels → poissons : *orbis*, *solea*, *perna*, *gladius*, *rota*, *serra*, *sudis*

C) **Les crustacés**, moins nombreux, sont aussi conçus comme des êtres vivants : on part d'un insecte ou de mammifères.

-insectes → crustacés : *locusta* « sauterelle » → « la langouste »,

-mammifères → crustacés : *leo*, *elephantus* « le homard ».

D) **Les mollusques** (surtout des **coquillages**) ne sont pas conçus comme des êtres vivants. Pline estime qu'ils n'ont pas la sensibilité, *sensus*, -us M. « perception, sensation, sensibilité » (HN9,40 ; 9,154). De ce fait, les entités comparantes sont inanimées :

-*unguis* « ongle » → coquillage,

-*hordeum* « grain d'orge » → coquillage,

-*perna* « jambon » → « pinne marine » (coquillage).

De même, Pline estime que les coquillages appartiennent au règne minéral et qu'ils sont assimilables à de la pierre (M. Fruyt & M. Lasagna 2023).

E)**Les cnidaires, échinodermes et annélides** pour Pline ne sont pas non plus des êtres vivants parce qu'ils n'ont pas de *sensus, -us* M. « sensibilité » (HN9,40 ; 9,154). Ils appartiennent au règne végétal. De ce fait les entités comparantes sont des végétaux et un insecte (une seule exception : l'étoile de mer *stella*) :

-Cnidaires :

urtica « ortie » plante → « méduse urticante » ;

pulmo « poumon » → « méduse ».

-Echinodermes :

cucumis « concombre » → « concombre de mer, holothurie » ;

stella «étoile » → « étoile de mer ».

-Annélide (ver) :

scolopendra « mille-patte » (insecte) et plante → « scolopendre de mer, néréide ».

5.1.3.Relations complexes

Les relations sont complexes entre entités comparantes, entités comparées et traits saillants. Il n'existe pas de relations biunivoques pour les *aquatilia*. En effet, une même entité peut posséder plusieurs traits et un même trait peut être partagé par plusieurs entités. Ce sont des dénominations « floues » (pour ce concept M. Fruyt 2014 ; M. Fruyt & M. Lasagna 2023).

5.2.Vocabulaire de l'astronomie

La belle étude de A. Le Boeuffle (1987) montre que les entités célestes sont essentiellement dénommées par les noms des entités terrestres, et, dans un petit nombre de cas, par les noms d'entités marines, ce qui peut être schématisé par les translations suivantes :

« terre → ciel » et « mer → ciel »

Ainsi la démonstration précédente peut-elle s'appliquer aussi au vocabulaire de l'astronomie. La terre est l'épicentre de ces transferts dénominatifs par métaphore parce qu'elle est le lieu de l'habitat des êtres humains, qui jugent tout par rapport à eux-mêmes et à leur expérience concrète, en constituant, de ce fait, des zones autour d'eux. On peut donner les exemples suivants :



De la terre au ciel :

-*canis* M.F. → *Canicula* « constellation australe du (Grand) Chien »,
 -*asinus* « âne » → *Aselli* « Anes, étoiles de la constellation du Cancer »,
 -*bos* → *Bos* « le Taureau zodiacal ».

De la mer au ciel :

-*piscis* → *Pisces* « constellation zodiacale des Poissons »,
 -*cancer* « crabe » → *Cancer* « constellation zodiacale de l’Ecrevisse »

6.SYNTHESE. LES ZONES AUTOUR DE L’HOMME

Il existe ainsi une corrélation entre l’éloignement par rapport à l’Homme et le type de dénomination. Plus le domaine est éloigné de l’Homme, plus les métaphores sont nombreuses. En d’autres termes, on voit une augmentation du transfert métaphorique de dénomination quand on s’éloigne de la terre. Ainsi toutes les dénominations pour le ciel sont-elles métaphoriques (M. Fruyt & M. Lasagna 2024 ; Fruyt 2024).

Force est de constater que les dénominations des entités naturelles révèlent leur situation par rapport à l’être humain.

La 1^{ère} zone autour des êtres humains est leur habitat, la terre, qui est l’épicentre des dénominations métaphoriques : elle comprend les êtres humains, les animaux domestiques et les animaux sauvages bien connus, les plantes, les oiseaux, autant d’entités dont ils ont une connaissance directe. Certaines dénominations sont héritées (loup, renard, ours, abeille), d’autres sont bâties en latin avec des éléments plus anciens. Mais on trouve peu de transferts métaphoriques dans ces vocabulaires : ce sont alors surtout des transferts des noms des parties du corps des êtres humains et des animaux domestiques vers les noms des plantes (M. Fruyt 2024).

La 2^e zone autour des êtres humains est la mer, qui leur est moins bien connue et même mal connue : les entités sont alors dénommées à partir de la terre dans une translation métaphorique que nous pouvons schématiser comme « terre → mer », les dénominations des entités terrestres devenant les dénominations des entités marines à la suite de la perception d’une ressemblance entre le comparant et le comparé.

Une seule exception dans la zone marine se trouve dans *stella* « étoile », où une entité céleste a donné son nom à une entité marine (« étoile de mer ») avec une translation en sens inverse puisqu’on va du ciel à la mer : « ciel → mer ».

La 3^e zone par rapport aux êtres humains est le ciel : comme c’est la plus éloignée et la moins connue, les entités sont toutes dénommées par métaphore. Le transfert métaphorique se fait surtout par rapport à



des entités terrestres, à partir de la terre dans une translation « terre → ciel » et, dans un petit nombre de cas, à partir de la mer dans une translation « mer → ciel ».

Il est ainsi clair que l'étude des dénominations d'une communauté linguistique donnée permet de montrer comment les êtres humains de cette communauté et de cette société perçoivent leur environnement naturel.

BIBLIOGRAPHIE

CAMPANILE, Enrico, 1974, « I.E. Metaphors and Non-I.E. Metaphors », in *Journal of Indo-European Studies* volume 2, number 3, Fall 1974, p.247-258.

FONTANIER, Pierre, 1968, *Les figures du discours*, Paris, Flammarion.

FRUYT, Michèle, 1989-a, « Etude sémantique des 'diminutifs' latins: les suffixes *-ulus*, *-culus*, *-ellus*, *-illus*... dé-substantivaux et dé-adjectivaux », in M. Lavency & D. Longrée (dir.), *Actes V^e coll. Intern. de Linguistique latine 1989*, Louvain, in *Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain* 15, 1-4, p.127-138.

-1989-b, « Métaphore, métonymie et synecdoque dans le lexique latin », in *Glotta* 67, 1989, p.106-122.

-1990, « Le rôle de la métaphore et de la métonymie en latin : style, lexique, grammaire », in *Revue des Etudes Latines* 67, 1989-1990, p.236-257.

-1993, « Les procédés de désignation dans les noms de plantes en latin », in *Les phytonymes grecs et latins* (Actes coll. Nice 14-16 mai 1992, Univ. Nice-Sophia Antipolis), Centre de Recherches comparatives sur les langues de la Méditerranée ancienne, LAMA n°12, Nice, 1993, p.135-190.

-1998, « Les deux types de motivation dans certaines langues indo-européennes (français, latin, ...) », in P. Valentin & M. Fruyt (dir.), *Lexique et cognition*, Paris, PUPS, p.51-70, coll. *Linguistica colloquia Palatina* (Actes coll. Paris 4, Ecole doctorale des Sciences du langage, 29 sept.-1er oct. 1994).

-2010, « La dénomination et la description des sols dans les textes latins : l'apport du lexique à la connaissance des concepts géologiques », in C. Thomasset, J. Ducos & J.-P. Chambon (dir.), *Aux*



origines de la géologie de l'Antiquité au Moyen Âge, Paris, Champion (colloque *Aux origines de la géologie, de l'Antiquité à l'âge classique*, 10-12 mars 2005, Univ. Paris 4), p.27-73.

-2013, « Temperature and Cognition in Latin », in *Revue de linguistique latine du centre Alfred Ernout (De Lingua Latina)* n°9, déc. 2013, L. Sznajder (dir.). Revue électronique :

<https://hal.sorbonne-universite.fr/REVUE-CENTRE-ERNOUT-9>

(colloque « *Temperature and Cognition* », Maria Koptjevskaja-Tamm, Stockholm, 19-20 mars 2010).

-2014, « Aspects de la phytonymie en latin », in I. Boehm & N. Rousseau (dir.), *L'expressivité du lexique médical en Grèce et à Rome. Hommages à Françoise Skoda*, Paris, PUPS, p.101-114.

-2022, « Word-formation in Late Latin and the status of the Christian writers », in G.V.M. Haverling (ed.), *Studies on Late and Vulgar Latin in the Early 21st Century, Acts of the 12th Intern. Colloquium « Latin vulgaire-Latin tardif »*, Uppsala Universitet (Acta universitatis Upsaliensis), p.77-92.

-2023, *Les animaux aquatiques en latin : étude linguistique et sociétale*, Paris, L'Harmattan. En collaboration avec Mauro LASAGNA.

-2024, « Lexique et cognition en latin : la dénomination des catégories naturelles », in L. Pultrová, M. Vaníková, E. Zezulková, B. Kosíková & M. Ctibor (eds) : *Proceedings of the 22nd Internat. Coll. on Latin Linguistics (Prague, Charles Univ., 19th-23rd June 2023)*, De Gruyter, Berlin.

-2025, « Terminology in Antiquity: an illustration from Latin », in J. Humbley & K. Warburton, *History of Terminology*, Amsterdam, John Benjamins.

FRUYT, Michèle & VALENTIN, Paul (dir.), 1998, *Lexique et cognition*, Paris, PUPS, collection Linguistica Palatina Colloquia (Paris 4-Sorbonne, 29 sept.-1^{er} oct. 1994, Ecole doct. des Sciences du Langage).

GAVOILLE, Laurent, 2007, *Oratio ou la parole persuasive*, Louvain/Paris, Peeters.

GEERAERTS, D. & H., CUYCKENS, 2007, *The Oxford Handbook of Cognitive Linguistics*.

GEERAERTS, Dirk & GRONDELAERS, Stefan, 1995, « Looking back at anger: Cultural traditions and metaphorical patterns », in J.R. Taylor &



R.E. MacLaury (eds.): *Language and the Cognitive Construal of the World*, Berlin, De Gruyter-Mouton, p.153-179.

GERHART, Mary & RUSSELL, Allan, 2004, « Metaphor and Thinking in Science and Religion », in *Journal of Religion and Science* 39/1, March 2004, p.13-38.

GUILLAUMIN, Jean-Yves, 2020, *Dictionnaire de la terminologie latine ancienne de l'arithmétique et de la géométrie*, Paris, Les Belles Lettres.

KÖLLIGAN, Daniel, 2020, « Seething anger: Latin *furor* », in L. Repanšek, H. Bichlmeier & V. Sadovski (eds.): *vácāmsi miśrā kṛṇavāmahai. Proceedings of the internat. Conference of the Society for Indo-European Studies*, Ljubljana, 4-7th June 2019, Hamburg, Baar, p.397-412.

LAKEY, Holly A., 2016, *The Grammar of Fear: Morphosyntactic Metaphor in Fear Constructions*, these, mars 2016, University of Oregon, Eugene.

LE BOEUFFLE, André, 1987, *Astronomie, astrologie. Lexique latin*, Paris, Picard.

LECAUDÉ, Peggy, 2010, *La notion de force et de puissance : les équivalents latins du grec δύναμις*, thèse soutenue le 11-12-2010, Paris-Sorbonne (Paris 4), inédite.

-2020, chapitre « *Potentia* », in M. Fruyt, A. Ollivier & T. Taous (dir.) 2020, p.180-209.

MOLINO, Jean, SOLBLIN, F. & TAMINE, Joëlle, 1979, « Présentation : Problèmes de la métaphore », in *Langages* 12^e année, n°54, p.5-40.

MOUSSY, Claude, 1989, « Les métaphores lexicalisées et l'analyse sémique », in M. Lavency & D. Longrée (éds.), in *Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain (CILL)* 15.1-4, Louvain-la-Neuve, p.309-319. Republié : C. MOUSSY, 2011, *La polysémie en latin*, Paris, PUPS, p.31-40.

-1991, « The structure of the signifié: the usefulness and limitations of analysis into relevant features (with application to Latin) », in R. Coleman (ed.), *New Studies in Latin Linguistics*, Amsterdam, Benjamins, p.63-73. Republié : C. MOUSSY, 2011, *La polysémie en latin*, Paris, PUPS, p.19-30.



-1996 (1997), « *Ornamentum et ornatus* : de Plaute à la Vulgate », in *Revue des Etudes latines* 74, p.92-107. Republié : MOUSSY, 2010, *Synonymie et antonymie en latin*, Paris, L'Harmattan, p.51-67.

ROESCH, Sophie, 1998, *Verbum. Etude sémantique*, thèse, Paris 4-Sorbonne, inédite.

-2016, « Le feu de la colère en latin : une métaphore basée sur la température », in P. Poccetti (ed.) : *Latinitatis rationes. Descriptive and Historical Accounts for the Latin Language (Proceedings of the 17^e Internat. Colloquium on Latin Linguistics, Roma 2, 2013)*, Berlin, De Gruyter, p.445-463.

-2020, article « *Verbum* », in M. Fruyt, A. Ollivier & T. Taous (dir.) 2020, p.294-301.

SHIBLES, W. A., 1971, *Metaphor: An Annotated Bibliography and History*, The Language Press.

SHORT, William Michael, 2008, « Thinking places, placing thoughts. Spatial metaphors of mental activity in Roman culture », in *I Quaderni del Ramo d'Oro on-line*, n°1, p.106-129.

-2013, « Getting to the Truth: The 'Wandering' Metaphor of Mistakenness in Roman Culture », in *Arion* 21, p.139-168.

-2016, « Spatial Metaphors of Time in Roman Culture », in *Classical World* 109/3, Spring 2016, p.381-412 (Johns Hopkins University Press).

SKODA, Françoise, 1988, *Médecine ancienne et métaphore. Le vocabulaire de l'anatomie et de la pathologie en grec ancien*, Paris, Peeters/SELAF.

TAILLARDAT, Jean, 1977, « Images et matrices métaphoriques », in *Bulletin de l'Association Guillaume Budé* 36/4, p.344-354.

THOMAS, Jean-François, 2002, *Gloria et laus. Etude sémantique*, Louvain/Paris, Peeters.

-2007, *Déshonneur et honte en latin : étude sémantique*, Louvain/Paris, Peeters.

-2020, plusieurs articles (*Vanitas, etc.*), in M. Fruyt, A. Ollivier & T. Taous (dir.), p.284-288.



VAN BEEK, Lucien, « Métaphore et étymologie dans les langues i.-e. anciennes », 27-4-2024, Société de linguistique de Paris. Prévisions : colloque à Leiden (oct. 2024): « Conceptual metaphors in a comparative and diachronic perspective ». Organisé par KÖLLIGAN Daniel et VAN BEEK Lucien.

Site internet: « Center for the cognitive science of metaphor online »

